

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIÈRE PARTIE

XI

Un violent coup de vent, qui ouvrit la porte de la chaumière, lui fit lever la tête, et il sourit, pensant à la frayeur de Suzan lors de leur arrivée à Pennelière. Puis, la neige se mit à tomber si vite, si épaisse, que Jacques dut se rapprocher de la fenêtre pour continuer de lire ; et ces flocons pressés lui rappelèrent encore Suzan qui, après avoir émietté du pain aux moineaux dans le minuscule jardin parisien de la baronne Heurtel, était rentrée poudrée à frimas, comme une marquise Louis XV, et si rose, si jolie, sous ses boucles blanches, que le cœur de Jacques tressaillait à ce souvenir.

« Une obsession ! dit-il en secouant la tête, une folie ! La volonté peut dominer l'Amour et l'empêcher de chanter en nous. »

Et la « volonté » d'un homme est si peu de chose devant cet oiseau charmeur que, deux heures plus tard, l'Amour « chantait » une hymne triomphale. Jacques était vaincu, vaincu par une toute petite main de jeune fille qui, au bas d'une lettre de la baronne Heurtel, avait tracé quelques lignes :

« Marraine affirme, d'un air triste, que vous ne « reviendrez » pas. Je suis sûre que si... Revenez, « ami » Jacques. Suzan vous dira ce qu'elle ne peut écrire, et... vous ne partirez plus, non, vous ne partirez plus jamais... »

Sans hésitation, un sourire aux lèvres, il répondit tout haut à cet appel :

— « J'irai ! »

— Où veux-tu aller encore ?

C'étaient le père et la mère Orvanne qui, anxieux, mécontents, le questionnaient d'une commune voix. Il les avait oubliés, comme il avait

oublié « le pays » en cette minute enivrante où la tendresse de Suzan se révélait à lui. Et, bien vite, il parla, racontant tout ce qu'il leur avait caché jusqu'alors : les projets du docteur Roscob et de la baronne Heurtel, la cause de son voyage à Paris, sa première entrevue avec Suzan le Helguer, la simplicité charmante de la jeune fille, le séjour à Pennelière, qui les avait davantage rapprochés l'un de l'autre.

Atterrés, le paysan et sa femme écoutaient.

— Tu l'aimes, toi ; mais elle ? demanda enfin la mère Orvanne, les dents serrées.

Dans les yeux de Jacques passa un éclair de joyeuse fierté.

— Elle ? Je croyais qu'elle avait pour moi seulement de la sympathie, mais la lettre de la baronne Heurtel me laisse clairement entendre quelque chose de plus fort et de plus doux. Et ce que Suzan veut me dire, c'est le mot qui rive deux vies pour toujours.

— Cette Parisienne voudra habiter ici ?

Un soupir passa sur les lèvres du jeune docteur.

— Non, Mlle Le Helguer désire vivre à Paris.

Jacques se souvint longtemps de la scène qui suivit cette réponse. Les rêves de ses parents s'écroulaient subitement... Malgré ses affirmations de filiales tendresse, malgré les promesses d'assurer la sécurité de leurs vieux jours, les deux paysans ne pouvaient pas plus admettre ce départ sans retour que ce mariage avec une « étrangère ».

— Tu seras malheureux, répétait la mère Orvanne, je te le prédis. La Francine te convenait mieux que cette demoiselle. Avec Francine, tu nous serais resté. Tu n'es qu'un ingrat ! Réfléchis, Jacques. Francine est riche, jolie, plus jolie que ta Suzan, je le parierais. Mais, les Parisiennes, c'est des enjôleuses ; c'est... des rien du tout...

Quand, après une heure de colère ininterrompue, le père et la mère Orvanne se turent, espérant avoir chaudement plaidé la cause de Fran-

cine Dourif, Jacques dit simplement, en prenant une plume et du papier :
— Je vais répondre de suite à la baronne Heurtel, et lui annoncer mon arrivée prochaine.

XII

Paris, le... 18...

« Tu m'écris rageusement, méchamment, vilaine May. N'importe, cette fois, tu devines juste : « j'aime » M. Orvanne, et je vais l'épouser. »

« Les affaires ont marché vite et simplement. Deux jours après le départ du docteur, je suis allée trouver marraine dans son petit salon. Là, assise sur un tabouret, devant elle, comme un baby, je lui ai dit :

« — Je n'épouserai pas le vicomte de Mire. »

« Oh ! quelle joie dans ses yeux ! »

« — As-tu bien réfléchi, Suzan ? »

« — Oui, bien réfléchi, bien comparé surtout. »

« Très pâle, marraine a répété :

« — Bien comparé ? »

« Après un baiser sur ses belles mains blanches, pour me donner le temps de vaincre un peu mon émotion, j'ai répondu :

« — Un jour, il n'y a pas longtemps, vous avez mis le vicomte de Mire en parallèle avec le docteur Orvanne. Extérieurement, je préfère le premier. Mais... mais, pour tout le reste, pour l'important, je préfère M. Jacques, et... je crois que je l'aime, marraine. »

« Marraine pleurait de bonheur. Pourtant, elle m'a dit de ne pas « m'emballer », que j'étais encore sous le coup de l'enthousiasme, etc., etc... Bref, que si je persistais dans mes idées, elle écrirait à M. Orvanne pour sonder son cœur. »

« Sonder son cœur ? » « Oh ! May, je ne suis qu'une petite fille encore bien ignorante de la vie, mais, plusieurs fois, le regard du docteur m'avait appris que je ne lui étais pas indifférente. Restait à savoir qui triompherait : l'Auvergne ou Suzan... Marraine doutait. Moi, pas du tout. Et j'avais raison, puisqu'« il » est ici et va s'établir ici. »